



### Prélude n. 3

#### « L'amour plus fort que la haine »

Anastasia Tzavidopoulou

« Vous n'aurez pas ma haine ». Cette expression, tellement entendue et répétée le lendemain des attentats qui ont bouleversé la France en 2015, est devenue le titre de livres, de pièces de théâtre et de films sous lequel la douleur de la tragédie est venue se loger.

Il y a sans doute derrière cette expression, devenue un slogan, un commandement moderne, une tentative de faire face à l'Autre menaçant, mauvais, incarnation du *kakon* ; faire face à cet Autre qui ne met pas seulement en péril la vie mais son origine.

Le « vous n'aurez pas ma haine » ne conduit pas forcément à un « vous aurez mon amour ». Mais pourrions-nous l'entendre comme la version contemporaine du commandement évangélique de la société chrétienne « tu aimeras ton prochain comme toi-même » dont Freud se moque et sur lequel notre collègue Marie-Thérèse Gourmel est revenue avec le prélude n. 2 ?

Si Freud questionne ce commandement de l'Ancien Testament, c'est parce qu'il a l'idée que ce prochain n'est pas forcément du côté de l'amour, mais plutôt du côté de la méchanceté. Et si cette méchanceté anime mon prochain, elle m'anime aussi. Lacan, en commentant le questionnement freudien, souligne le « comme toi-même » qui donne une ponctuation particulière à la formule et devant lequel Freud s'arrête. L'amour de soi est bien grand ; et Freud le « sait supérieurement [1] ».

De cet amour de soi-même aussi grand, Freud a déjà pris la mesure narcissique : une image en trompe l'œil qui déplace le savoir sur l'amour et le savoir de l'amour ; car l'amour de soi-même dévoile, comme Lacan l'a avancé avec le stade du miroir, « la vanité d'une forme visuelle », la *Gestalt*. L'homme entretient une relation d'ambivalence, de méconnaissance avec lui-même sur laquelle, justement, l'amour propre repose. L'analyse met en évidence cette « ambivalence [dont l'expérience de la vie témoigne] par quoi la haine suit comme son ombre tout amour pour ce prochain qui est aussi de nous ce qui est le plus étranger [2] ».. « Hainamoration » donc.

Avec Lacan, nous savons ce que Freud « sait supérieurement » : il « sait » le rapport de méconnaissance que l'homme entretient avec lui-même, il sait l'illusion de l'amour et que son compagnon fidèle est la haine. Cette haine que notre prochain, méchant et menaçant, n'aura pas. Ce prochain « qui est aussi de nous ce qui est le plus étranger ». Ce prochain, sous la forme de l'image qui trompe, apparaît comme un autre, un petit autre qu'on aime même si on ne sait pas ce qu'on aime, car on s'aime en l'autre, en cet autre qui n'est ni tout à fait nous, ni tout à

fait un autre. Ce que nous refusons à notre prochain c'est notre haine, l'ombre de l'amour, et ceci quand l'amour « s'obstine [3] ».

Sommes-nous si loin de la position fantasmatique du sujet rapportée par Bouvet et relevée par Lacan : « j'ai rêvé que j'écrasais la tête du Christ à coups de pied, et cette tête ressemblait à la vôtre [celle de l'analyste] [4] ». Voilà que dans le transfert se réalise, d'après Freud, le rapport humain sous sa forme la plus élevée. Et si l'inconscient met en scène dans la relation transférentielle la haine sous la forme de l'agressivité, dans la civilisation cette haine se déguise afin d'humaniser les rapports.

Car l'amour, dans sa version chrétienne « aime ton prochain comme toi-même » ou dans sa version moderne « vous n'aurez pas ma haine » tente aussi d'affronter une haine féroce et solitaire, une haine radicale qui se désolidarise de l'amour, une haine qui ne s'accouple pas avec lui, qui ne se dialectise pas. Et en même temps cet amour civilisateur voile un savoir sur l'époque, il se le refuse car le « je ne veux rien savoir » peut être plus fort que la haine.

---

[1] LACAN J., *Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p. 46.

[2] *Ibid.*, p. 62.

[3] LACAN J., *R.S.I.*, (1974-1975), séminaire inédit, séance du 15 avril 1975 : « ... l'amour s'obstine parce qu'il y a du Réel dans l'affaire. L'amour s'obstine, tout le contraire du bien-être de l'autre. »

[4] BOUVET M., *La relation d'objet, Névrose obsessionnelle, Dépersonnalisation*, Œuvres psychanalytiques, Tome 1, Paris, Payot, 1950, p. 58.